

## Le tableau d'épouvante

Henri vivait seul dans son appartement depuis plusieurs années.

A la mort de sa femme, il avait souhaité rester parmi les objets lui rappelant son souvenir. A quatre vingt dix ans, il ne sortait plus beaucoup, trouvant en son logis un refuge confortable et rassurant.

Malgré son âge et ses courbatures, Henri insistait pour ôter lui-même la poussière sur ses chers objets. Pour rien au monde, il n'aurait laissé y toucher son aide ménagère. Elle nettoyait les carreaux, passait l'aspirateur ou la serpillière et lui préparait ses repas. Après quoi, le vieil homme la congédiait savourant l'idée de demeurer seul.

Cependant, il ne l'était pas complètement au milieu du décor familial.

Il lui semblait que tout meuble, tout petit objet, fut-il insignifiant, avait conservé l'empreinte de son épouse. Indéniablement, ces objets le rapprochaient d'elle.

C'est dans la contemplation d'une bibliothèque en chêne massif, d'un petit secrétaire en acajou ou d'un simple vase qu'il passait ses journées assis confortablement dans son fauteuil.

Il lisait aussi quelques pages du journal pour se tenir au courant de l'actualité. Après quoi, il somnolait un peu puis rouvrait les yeux après la sonnerie réelle de sa chère vieille horloge.

Le soir, Henri prenait place dans le grand lit de sa chambre où il s'était tant de fois endormi aux côtés de sa femme. Désormais, il parvenait assez difficilement à trouver le sommeil. L'absence d'activité physique, son grand âge lui avaient fait perdre la faculté de s'endormir facilement.

Au décès de son épouse, il avait passé des nuits blanches. Puis, progressivement, il était parvenu à fermer l'œil trois ou quatre heures par nuit. Aussi, le réveil était-il difficile le matin et il ne se levait péniblement pour prendre son petit déjeuner que vers les neuf heures.

Comme pour les autres pièces de l'appartement, il avait conservé scrupuleusement l'agencement de sa chambre du temps où sa femme était encore vivante. Pas un objet qui ne fut à sa place.

Un coquet petit miroir était soigneusement posé sur un bureau, la machine à coudre de son épouse placée dessous et le petit tableau représentant le portrait d'une jeune femme, accroché au mur faisant face au lit d'Henri.

Ce portrait ressemblait étrangement à sa femme lorsqu'elle était jeune ce qui avait enchanté le couple qui l'avait alors acheté pour cette raison.

Autrefois, tous les matins, l'épouse d'Henri allumait la lampe et se trouvait devant l'image approximative de ce qu'elle avait sans doute été une trentaine d'années auparavant : une belle jeune femme au visage déterminé.

Henri aimait ce tableau plus que tout car il lui rappelait son épouse.

Lors de ses insomnies, dans la pièce sombre aux rideaux tirés, il distinguait depuis peu de mieux en mieux les traits de la femme du tableau.

Auparavant, dès sa lampe éteinte, il posait sa tête sur un côté de l'oreiller dans l'attente du sommeil et oubliait l'objet.

Dorénavant, il tentait de le fixer. Et plus il le fixait, plus celui-ci lui apparaissait plus précisément.

Habituant ses yeux à la demi-obscurité de la pièce, il percevait les contours du visage de la jeune femme puis sa pâle carnation. Il parvint bientôt à distinguer sa bouche fine légèrement teintée de rose ainsi que ses yeux sombres, l'autorité de son regard.

Après de nombreuses minutes d'attention au portrait, assez bizarrement, il semblait presque lui trouver quelque chose d'étrange voire même d'un peu méchant. Plus il concentrait son regard sur la femme, plus il percevait une transformation en elle.

Celle-ci lui apparaissait progressivement la peau plissée, ridée, les yeux secs et perçants. La bouche fine, pincée lui donnait une expression dure, presque cruelle.

Ce n'était alors plus le portrait d'une jeune femme qu'il avait devant les yeux mais celui d'une personne vieille. Son épouse.

L'étrangeté de ce phénomène troublait profondément Henri.

Il écarquillait les yeux puis les fermait et les rouvrait.

Nerveusement, il se retournait dans sa couche quittant du regard à regret pour un instant l'objet de sa hantise mais reprenait de nouveau sa concentration sur le tableau.

Il était partagé entre son attirance irrésistible pour le portrait et une certaine répulsion qu'il lui provoquait.

Les nuits suivantes, Henri faisait les mêmes constatations et, comble de l'horreur, il lui semblait que le vieux visage de son épouse se faisait de plus en plus grimaçant.

Le jour, son angoisse s'éteignait comme par miracle. Il allumait la lumière le matin et retrouvait devant lui le portrait d'une jeune femme au visage agréable.

Une nuit, Henri crut devenir fou.

Ce qu'il vit faillit lui provoquer une crise cardiaque.

Après avoir fixé longuement le tableau, le visage de la vieille femme laide apparut remplaçant celui de la jeune femme puis fit place à l'image affreuse, ténébreuse d'un crane grimaçant atrocement.

Henri ne put réprimer des tremblements dans tout son corps. Il alluma brusquement la lampe. La vision disparut.

Il prit alors la ferme décision de débarrasser le mur de sa chambre de ce tableau qui lui causait tant de frayeurs.

Fébrile, un matin, il le décrocha du mur puis alla le déposer dans une autre pièce de l'appartement.

La nuit, étendu sur son lit, dans la demi-obscurité de sa chambre, Henri ne put s'empêcher de fixer de nouveau le mur vierge du tableau qu'il avait retiré le jour même.

C'est alors qu'une chose épouvantable se produisit.

Après quelques minutes d'observation, le portrait lui apparut progressivement dans toute son horreur. La vision de la jeune femme au visage agréable fut remplacée par celle de la vieille aux traits durs puis enfin par le crane souriant de façon atroce.

Henri poussa un cri et alluma la lumière. Il n'y avait plus rien au mur.

Le lendemain, il connut le même sort.

Le surlendemain, il déchira avec violence la toile maudite qui se trouvait dans l'autre pièce.

Néanmoins, rien hélas ne s'arrangea et Henri vécut les derniers jours de son existence seul dans l'angoisse de ces nuits horribles.

Mort, il fut enfin délivré du tableau.

Olivier BRIAT